

« État critique »

Pierre Lavoie

Numéro 66, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29532ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, P. (1993). « État critique ». *Jeu*, (66), 124–129.

Perles de culture



Dessin :
Jean-Pierre Langlais.

Pierre Lavoie

«État critique*»

Il ne s'agira pas tant, dans cette chronique, de dénoncer ou de ridiculiser que d'amorcer une réflexion à partir de certains sujets controversés. La critique en est un. Le film de Marcel Jean, *État critique*, me fournit l'occasion de revenir sur un sujet qui continue d'alimenter la chronique culturelle et de nous passionner tous, même à notre corps défendant, soit les rapports entre artistes et critiques. Les propos de certains critiques et artistes dans ce film, rapportés textuellement dans les encadrés qui jalonnent ce texte, en ont été le déclencheur.

«Paroles, Paroles» ou la critique dans tous ses états¹

Le premier visionnement de ce film m'avait non seulement ennuyé mais considérablement exaspéré. Le télescopage continu des images et des situations, le montage syncopé, l'«artificialité» ou la vacuité de l'ensemble des propos m'avaient amené à conclure, dans un premier temps, que la prétention de ce film, de vouloir proposer en moins d'une heure un état de la critique, n'avait d'égale que celle des critiques eux-mêmes. Après deux autres visionnements, je dois réviser mon jugement car, plus subtilement qu'il n'y paraît à première vue, le réalisateur joue d'ironie et de «perfidie» afin de jeter bas les masques.

«Je suis l'homme le plus
doux et le plus sensible
du monde. Même en
disant ça, j'ai presque
les larmes aux yeux.
Je ne suis pas méchant.
Les gens pensent que
je suis méchant. Je ne suis
pas méchant du tout.
Je dis des méchancetés
sur certaines personnes
qui le méritent.»
Claude Gingras

* Ce moyen métrage de 50 minutes et 30 secondes, scénarisé et réalisé par Marcel Jean, a été produit en 1992 par l'Office national du film du Canada, avec la participation de Radio-Québec, dans le cadre de la série «Documentaires en vue». Il a d'abord été présenté au Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo de Montréal en 1992, puis télédiffusé sur les ondes de Radio-Québec, à l'émission «Rideau».

1. En référence au numéro spécial de *Jeu* consacré à «la critique théâtrale dans tous ses états», *Jeu* 40, 1986.3, 276 p.

Lui-même critique, et aussi créateur, Marcel Jean nous promène dans les coulisses du monde bigarré de la critique culturelle québécoise (théâtrale, littéraire, musicale, cinématographique) avec un œil attentif, amusé, un brin ironique, critique justement. Il côtoie des critiques et prend ses distances à la fois. Marcel Jean est perfide, juste assez².

La perfidie de Marcel Jean consiste, en effet, à faire en sorte que la critique réflexive triomphe de la critique spectaculaire, en utilisant cette dernière comme véhicule. Certes, la pensée remporte la palme sur l'image, mais elle est aussi, paradoxalement, dévoyée par le traitement qui lui est infligé à son tour par celle-ci. En utilisant les armes de l'ennemi, pour mieux le vaincre, en privilégiant trop souvent l'anecdote, la caricature au détriment de la réflexion et du discours, Marcel Jean s'est pris à son propre piège. Noyée dans un flot de propos insignifiants, superficiels, anodins et souvent mesquins, qui renvoient dos à dos créateurs et critiques, la pensée réflexive, articulée, a du mal à percer l'écran, ne réussit pas à se dégager clairement de tout le fracas médiatique qui accompagne l'exercice de la création et de la critique.

En regardant l'*État critique* de Marcel Jean, j'ai eu l'impression d'assister à un spectacle sur la critique, mettant en scène ceux et celles qui en font leur métier, avec des exergues drôles et piquants d'auteurs qui critiquent la critique³.

«Les critiques jugent
les œuvres et ne savent
pas qu'ils sont jugés
par elles.»
Jean Cocteau

Les trois mousquetaires de la critique (ils sont quatre, cela va de soi), les principales figures de ce film sont : Claude Gingras, critique musical du quotidien *La Presse*, Robert Lévesque, critique de théâtre et de cinéma au quotidien *Le Devoir*, Jean Larose, professeur au Département d'études françaises de l'Université de Montréal et essayiste (*la Petite Noireur* et *l'Amour du pauvre*), et Jean Barbe, ex-rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Voir*, chroniqueur-critique à

«Les gens vous deman-
dent une critique alors
qu'ils ne cherchent que
des compliments.»
Somerset Maugham

l'émission «la Bande des six», télédiffusée à Radio-Canada, et romancier (*les Soupers de fête* et *Chroniques de l'air du temps*). Si la compétence et la culture de ces quatre hommes ne peuvent être mises en doute, il en ressort néanmoins, par le traitement qui lui est réservé, que le discours porté par Jean Larose est celui qui est le mieux mis en valeur, ou le moins détourné de sa fonction première, celui sur lequel repose le message du film, soit la dénonciation des médias de masse, de leur emprise sur la culture, de la contamination du réel par le paraître.

«Est-ce qu'on emploie
un ton réduit quand on
veut dire que c'est bon?
Pourquoi est-ce qu'on
emploierait un ton
mineur quand c'est
mauvais?»
Claude Gingras

Claude Gingras, filmé dans ses appartements, cabotine à qui mieux mieux, joue à la *diva*, attachant et déplaisant tout à la fois par ses réflexions et ses commentaires constamment teintés par les potins et les commérages qu'il ne peut s'empêcher de dévoiler par petites touches. Robert Lévesque, lui, est suivi par la caméra dans différentes situations et dans différents lieux : dans la salle de rédaction du *Devoir*, à la Place des Arts, au théâtre, etc. Tour à tour critique de théâtre et critique de

2. François Hébert, texte de présentation figurant au dossier de presse.

3. Myriame El Yamani, «Le sens absent de la critique», *Vice Versa*, n° 40, février/mars 1993.

cinéma, responsable des pages littéraires du *Devoir*, il se livre candidement face à la caméra, non sans franchise ni courage, ni sans un certain narcissisme. Si on peut regretter le caractère souvent tranchant, parfois même blessant de certains de ses propos, on ne peut par contre lui reprocher de manquer d'honnêteté ou de cacher son jeu. Ses remarques acerbes et néanmoins justifiées sur l'exercice du métier de critique, sur l'usurpation de cette fonction par un grand nombre de commentateurs, chroniqueurs et potineurs, soulèvent avec beaucoup d'acuité et d'à-propos la question de la définition de la critique et de son exercice.

Jean Barbe, lui, connaît les deux côtés de la médaille. Saisissez-le sur le vif, au lancement de son roman *les Soupers de fête*, à la radio, un peu partout. C'est un fin renard, féroce dans *Voir* avec ses proies, mais plus mielleux avec ses pairs quand ceux-ci pourraient vouloir se régaler de sa propre chair⁴.

La prestation de Jean Barbe est, en effet, plus problématique. À cheval sur la clôture, à la fois pourfendeur et profiteur des médias de masse, Jean Barbe utilise habilement les armes de la séduction et de l'émotion calculées, passant avec aisance du rôle de l'intellectuel (le goût de l'écriture ne lui est-il pas venu à quatorze ans à la lecture de l'*Anthologie du livre d'or de la poésie française* de Pierre Seghers) à celui de l'anti-intellectuel (voir sa charge contre Jean Larose et les universitaires lors d'une réunion de la rédaction de *Voir*).

Seul face à la Bande des six, Jean Larose apparaît le grand vainqueur de ce combat inégal, le David de la grande littérature terrassant le Goliath du petit écran. Il y dénonce la tendance réductrice et arbitraire de la culture de masse, la recherche du plus grand dénominateur commun, la facilité, la mise en veilleuse du savoir au profit de l'incompétence de la communication spectaculaire. Mis à part quelques extraits de l'émission «la Bande des six», les réflexions de Jean Larose sont toutes présentées dans un cadre très sobre, sans dérivatif, où la parole, la pensée occupent tout l'espace, sont pleinement mises en valeur. Jean Larose est le seul à vraiment bénéficier de cette mise en image, de cette tribune où la pensée peut se livrer dans toute sa plénitude, dans toute son articulation, sans l'interférence ou la surcharge d'autres images, d'autres interventions. «Le critique joue un rôle de vedette. Il se met devant l'œuvre. C'est son rapport direct avec l'œuvre, et non pas son rapport de savoir avec l'œuvre, qui prend le dessus», dit Jean Larose. Et il poursuit :

Je peux admirer une œuvre que je déteste. Ce genre de distance critique n'est pas possible dans un spectacle critique où, ce qui compte, c'est ce qu'a ressenti le critique à la lecture et non pas ce qu'il a déduit ou ce qu'il a appris, ou ce qu'il a pu conclure de son savoir. [...]

Je voulais simplement mettre en relief la demande presque institutionnelle qui est faite aux gens qui sont en position de critique de ne pas être compétent et, s'ils ont une compétence, de l'oublier, de la mettre au vestiaire quand ils entrent pour agir comme chroniqueur ou

«La première fois que j'ai écrit une critique de théâtre [en 1971, pour *Québec-Presse*], je ne venais pas de décider de faire ça. J'avais vingt-cinq ans de culture théâtrale. J'avais lu tous les auteurs.»

Robert Lévesque

«Je suis contesté, controversé ou redouté parce que je ne fais pas de cadeaux. Je fais de la critique rigoureuse.»

Robert Lévesque

«La bande des bitches [...] leur discours tourne en rond et n'a d'autre but que de montrer qu'ils savent parler, peu importe de quoi [...].»

Jean Barbe

4. François Hébert, *op. cit.*

Robert Lévesque dans
le film de Marcel Jean,
État critique. Photo : ONF.



animateur dans une émission comme celle-là [«la Bande des six»]. De telle sorte que ça produit cet effet de déplacement de la fonction critique à la fonction spectaculaire. Il ne s'agit plus de critiquer la culture mais de la mettre en spectacle. [...]

«Je n'ai jamais lu un livre
avant d'en faire
le compte rendu; cela
donne trop de préjugés.»
Sydney Smith

Il y a une demande pour de la critique littéraire à la télévision, mais l'idéologie ne le permet pas. Cette idéologie qui ne reflète pas nécessairement la demande, puisqu'on la voit continuellement fournir aux gens des choses qu'ils n'ont pas demandées, est plus puissante que la réalité, comme toujours avec l'idéologie, lorsque l'idéologie est au pouvoir. Le fait qu'il n'y en ait pas à la télévision, c'est le signe qu'on continue à croire que les gens n'en veulent pas, et que même si les gens en veulent, ils ont tort d'en vouloir, parce que c'est élitiste, parce que c'est en contradiction avec la culture de masse.

«Je lis de moins en moins
les pièces. Ça donne
une très mauvaise idée.
Je ne pense pas que ce
soit préférable de le faire,
quoiqu'on s'informe
des circonstances dans
lesquelles ça a été créé.»
Jean Beauoyer

En contrepoint à ce montage d'extraits consacrés à ces quatre professionnels, de nombreuses figures viennent confirmer par leurs propos et leur présence la vision négative de ce petit monde de la critique québécoise : le duo formé par Chantal Jolis et René Homier-Roy qui critiquent *la Demoiselle sauvage* de la cinéaste Léa Pool qui, en parallèle, contredit et rectifie plusieurs de leurs assertions; la chroniqueuse de Radio-Canada et de *La Presse*, Francine Grimaldi; Jean Beauoyer, le critique de théâtre du quotidien *La Presse*. Parmi les nombreux commentaires formulés par les artistes eux-mêmes sur les critiques, je retiens particulièrement l'intensité des propos de la comédienne Sylvie Drapeau, interrogée à chaud après une représentation théâtrale, ceux de Michel Tremblay et d'André Brassard, respectivement écrivain et metteur en scène, ainsi que ceux du comédien Denis Bouchard. Il aurait été certes intéressant de connaître les réactions du compositeur André Gagnon et de la comédienne Patricia Tulasne aux commentaires négatifs

formulés sur eux par Claude Gingras et Robert Lévesque. Mais Marcel Jean a sans doute préféré éviter toute confrontation directe ou toute polémique qui aurait pu s'avérer trop vive ou trop émotive, mise à part celle de Jean Larose et de la Bande des six, qui s'était jouée «en direct» entre critiques consentants. Cela donne un film tout en juxtapositions, où les propos de l'un sont constamment contredits ou étayés par ceux de l'autre, un film constamment en porte-à-faux.

Si, comme l'écrit Gérard Grugeau, critique de cinéma, «[...] la caméra de Marcel Jean est partout pour recueillir les réactions et se faire le témoin des noces souvent barbares de la critique et du milieu artistique⁵», elle manque trop souvent de profondeur, saute trop souvent d'un intervenant à un autre, suscitant davantage le rire ou l'agacement que la réflexion.

Si Marcel Jean n'a pas su ou n'a pas voulu tirer davantage profit de cette matière foisonnante pour dépasser ce premier stade «d'observation directe du réel», il n'en reste pas moins qu'il réussit en partie à démystifier ou à dénoncer, par un montage habile, l'aspect purement spectaculaire de la critique d'humeur en voie de pervertir complètement tant la presse écrite qu'audiovisuelle.

Il y a là en fait matière à tout un «état des lieux» qu'approfondirait sans doute un film davantage axé sur les enjeux de cette même fonction critique : mutation du paysage médiatique, prolifération et fragmentation des images électroniques, réduction et banalisation de l'espace rédactionnel, perte d'influence d'une critique dont le discours, souvent à l'image des arts dont elle est le témoin privilégié, ne fait plus guère de sens⁶.

Il faut souligner, en terminant, le rapport de confiance que le réalisateur a su créer avec les critiques et les artistes, qui ont accepté que leurs propos et leur image publique puissent être utilisés contre eux, mis à mal. Ils se prêtent au jeu d'autant plus généreusement qu'ils n'avaient aucun contrôle sur le montage. Il faut un certain courage, une grande humilité ou une grande vanité, pour accepter ainsi d'être filmé «au naturel», en représentation publique.

«M. Gagnon a été très malheureux de la critique que j'ai faite, très malheureux. J'avait dit que la musique ne valait à peu près rien. Quand je l'ai revu et qu'il m'a boudé, je lui ai dit :
«Mais André, ta musique vaut à peu près rien. Que veux-tu que je te dise? Je ne peux pas dire le contraire.
C'est de la musique qui vaut à peu près rien.»
Quand tu réécoutes ça sur disque, c'est primaire.
C'est effrayant comme c'est primaire.»

Claude Gingras

«Il y a des choses qui sont écrites, qui sont méprisantes face à des personnes. Ça ne s'adresse plus tout à coup à un produit artistique. Ça s'adresse tout d'un coup à un individu personnellement. C'est de très mauvaise foi.»

Sylvie Drapeau

«Il arrive qu'il y a de l'incompétence, c'est-à-dire des gens qui parlent de sujets qu'ils ne connaissent pas. C'est terrible à lire [...]».

Sylvie Drapeau

«Non seulement on les connaît, mais on sait ce qu'ils pensent de nous autres. J'ai l'impression que je saurais comment faire un spectacle pour faire plaisir à un tel ou à une telle.»

André Brassard

5. Gérard Grugeau, «Les risques du métier», *24 Images*, n° 62-63, septembre-octobre 1992, p. 96.

6. *Ibid.*

«Jean Larose est le seul à vraiment bénéficier de cette mise en image [...]»
Photo : ONF.



Loin de clore le débat, le film de Marcel Jean ajoute un pavé de taille au mur qui continue de séparer créateurs et critiques. Sa grande réussite aura été d'avoir montré l'hétérogénéité de la critique, sa perfectibilité et, surtout, la mise en péril de la pensée critique, du savoir.

Encore des mots
Toujours des mots
Les mêmes mots
Rien que des mots
Parole, Parole... [en italien]⁷

«J'ai décidé depuis
longtemps de ne jamais
répondre à un critique,
parce que tu ne peux
jamais avoir
le dernier mot.»
Michel Tremblay

7. Paroles extraites d'une chanson interprétée par Dalida, choisie par Jean Barbe pour diffusion lors d'une entrevue qu'il accordait à la radio de Radio-Canada.